



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

53 | 2018

Varia

L'atelier des idées – Pour Michel Delon, Jacques Berchtold et Pierre Frantz (dir.)

Paris, PUPS, 2017. ISBN 9791023105704

Pierre Chartier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5825>

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 303-306

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Pierre Chartier, « *L'atelier des idées – Pour Michel Delon, Jacques Berchtold et Pierre Frantz (dir.)* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 22 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5825>

Propriété intellectuelle

contestataire qui questionne un héritage philosophique qui va d'Aristote à Rousseau jusqu'à Hegel et Fried. En somme, à travers l'ouvrage de Peretz, nous comprenons, grâce à la modestie d'un philosophe qui ne pense jamais tout savoir, que « Diderot's genius is, precisely, in having produced a body of work that is not itself, and rigorously, or systematically, so » (p. 92). Cette leçon est à la fois incomplète et troublante ; elle est également, nous semble-t-il, une approche du monde qui fut immanente pour Diderot et demeure valide jusqu'à nos jours.

Logan J. CONNORS

L'atelier des idées – Pour Michel Delon, Jacques Berchtold et Pierre Frantz (dir.), Paris, PUPS, 2017. ISBN 979 10 231 0570 4.

Les mélanges composés l'an passé en hommage à Michel Delon sont divisés en trois parties évoquant les nombreux centres d'intérêt de cet universitaire très ouvert, actif et influent, à sa manière prépondérante depuis la décennie 1980 : « Les idées et les formes », « Libertins et sadiens » et « Diderot et les savoirs ». Cette dernière section, la plus brève, n'est pas la moins composite. Parmi les neuf articles qui la constituent (sur quarante-huit), l'un concerne d'Holbach et quatre Diderot. Nous les considérerons tour à tour.

« Collectivité de pensée, collectivité textuelle, plagiat : l'auteur d'Holbach dans la République des Lettres » (p. 637 à 648). Mladen Kozul y aborde le travail intellectuel du baron d'Holbach sous l'invocation des travaux théoriques de Michel Foucault sur les questions de l'auteur et de l'œuvre ainsi qu'en référence à la pratique de Bayle, de Diderot directeur de l'*Encyclopédie* et de Condorcet qui, comme d'Holbach et Diderot avec lui, ont dû pratiquer une stratégie « de pluralité d'ego » alliant anonymat et pseudonymat. Mladen Kozul met en rapport un ouvrage lancé en 1768 sur le marché par l'officine radicale clandestine animée par le baron, *De la tolérance dans la religion*, doté d'une préface « probablement » de Naigeon, avec des articles parus dans le tome XII de l'*Encyclopédie* (1765), PLAGIARISME, ou selon d'autres PLAGIAT et PLAGIAIRE, non signés – alors que PLAGIARIUS est signé D.J., ce qui, ajouterons-nous, pourrait laisser penser que, selon une pratique attestée, le chevalier de Jaucourt est l'auteur de l'ensemble, édité dans cet ordre.

La lecture de ces différents textes permet de mieux comprendre une pratique contemporaine qui déborde l'espace des dictionnaires. Selon le sens du terme « infidélité » appliqué par « Naigeon » à une traduction, un texte n'est pas un tout intangible signé par un seul mais il est susceptible d'améliorations de son « potentiel » au gré des « recyclages ». Quant au terme « plagiat », il n'a plus du tout son sens latin (le supplice du fouet appliqué aux voleurs d'esclaves). Loin d'être un simple « pillage », il est

considéré comme de plus en plus admissible à mesure de l'accroissement de l'éloignement temporel et géographique des textes réutilisés ; en outre, un échange réciproque peut légitimer les emprunts les moins reconnus ; la qualité du texte réutilisé peut enfin être un critère supplémentaire. Cela vaut particulièrement, note Mladen Kozul, pour la pratique des encyclopédistes, explicitée dans les articles cités. Dans tous ces cas, « enrichissement, amélioration, perfectionnement ne sont pas seulement autorisés, ils sont souhaitables ». C'est ainsi que, dans ces textes mis en relation, est prise en compte l'« existence collective » où d'Holbach se reconnaissait pour sa part et qui a caractérisé les collectivités de pensée clandestines ou inquiétées à l'âge des Lumières.

« Diderot, le rossignol et le polype : pensées sur l'invention et le multiple ». Par ce titre, Thierry Belleguic résume son propos (p. 581-600), qui consiste en une présentation allègre et documentée de la position philosophique générale de Diderot telle qu'elle est aujourd'hui communément admise par la critique informée. Moins soucieux, semble-t-il, d'exposer les points de difficulté ou l'apport aux questionnements d'ordre moral, politique, scientifique et poétique propres à notre temps (exception fugitive : Michel Serres) que les caractéristiques générales mises à plat dans son œuvre, l'auteur rassemble des citations remarquables qui, au long des pages, témoignent de l'ouverture « enchantée » du philosophe-artiste qui se vivait lui-même comme un « hors d'œuvre ». « Par cette heureuse expression, nous proposons d'entendre, écrit Thierry Belleguic, à rebours d'une monumentalité tournée vers une postérité immuable, la constante métamorphose d'une œuvre ouverte aux quatre vents, à l'image de l'énigmatique château de *Jacques* et de son frontispice aux abstruses armoiries, dont la devise vaut autant pour les voyageurs qui s'égarent que pour le lecteur d'hier et d'aujourd'hui : "Je n'appartiens à personne, et j'appartiens à tout le monde. Vous y étiez avant que d'y entrer, et vous y serez encore quand vous en sortirez". » Diderot serait donc bien du côté du rossignol aux improvisations aussi déroutantes qu'éblouissantes, sensible à l'immédiat et au multiple métamorphique, non du sage coucou partisan de la « méthode » auquel l'âne choisi pour juge donne la préférence. Mais un doute, lui aussi « heureux », subsiste. Et si Thierry Belleguic nous invitait à penser que le directeur des vingt-huit volumes in-folio de l'*Encyclopédie*, par son interrogation passionnément poursuivie des contraintes d'une totalité-monde diverse, inconnaissable à la rigueur et en constante réorganisation, avait une conception bien plus haute de la méthode que le triste abbé Morellet ? Il n'y a pas deux feuilles d'un même vert, mais sans l'idée de tout, plus de philosophie.

C'est un point de vue différent, inverse et complémentaire qu'adopte Else Marie Bukdahl dans sa contribution intitulée « Diderot en précurseur de Michel Serres, Prigogine et Merleau-Ponty » (p. 601 à 614). Elle y considère Diderot plus spécifiquement comme auteur des *Salons* et d'écrits sur l'esthétique (on sait qu'elle a collaboré à l'édition qu'a dirigée

Michel Delon de cette partie de l'œuvre diderotien : tel est le point de vue inverse et complémentaire). C'est cet écrivain-philosophe-là qu'elle rapproche de plusieurs penseurs importants de la modernité (tel est le point de vue différent). Au lecteur d'apprécier à cette aune les ouvertures pratiquées par Diderot dans divers domaines de la pensée moderne que signale et spécifie Else Marie Bukdahl.

L'apport de Paul Geyer est d'un autre ordre. Ce philosophe déploie à sa manière, rigoureuse et sûre d'elle, ce qu'il appelle « La dialectique du paradoxe chez les moralistes français : les *Essais* de Montaigne, les *Maximes* de La Rochefoucauld, *Le Neveu de Rameau* de Diderot ». Affirmant son obédience hégélienne, il expose les trois moments successifs et opposés de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse comme relevant d'une dialectique du paradoxe (i. e. des systèmes métaphysiques) représentée respectivement par les *Essais*, qui explicitent la première opposition, par les *Maximes*, qui réalisent la synthèse, et par le *Neveu de Rameau* (traduit par Goethe en 1805 et commenté par Hegel en 1807 dans un passage fameux de la *Phénoménologie de l'esprit*), qui « réfléchit dans son ensemble les trois temps dialectiques en les représentant dans un dialogue fictif ». Ce faisant, Paul Geyer s'oppose lui-même de biais à Lester G. Crocker, peu consistant, frontalement à Jean Starobinski et à Hans Robert Jauss, « selon lesquels le dialogue se terminerait dans une aporie ouverte », ainsi qu'à Michel Foucault, dont il dénonce *de facto* à la suite de Florence Chapiro et Jean Goldzink, successeurs modernisés de Roland Desné, les « variations antiphilologiques » et « fort peu philosophiques », mais sans partager pour autant le point de vue de ces défenseurs de MOI, car bien plus dialecticien et plus sensible qu'eux à l'anarchisme auto-ironique d'un « fieffé truand » prenant philosophiquement le dessus sur un membre militant du « parti » des Lumières.

La position de Paul Geyer, qui admire les « moralistes français », est défendue de manière cohérente. Mais il faudrait une étude bien plus fouillée – car les contre-arguments ne manquent pas – pour convaincre le lecteur que MOI, « finalement », baisse pavillon devant LUI avec l'accord implicite de Diderot. En revanche, le lecteur en retire l'idée que Montaigne mériterait un traitement moins rapide, que La Rochefoucauld est décidément un penseur de première importance et que Diderot a écrit avec sa *Satire seconde* un chef-d'œuvre qui tient en haleine toute sa postérité littéraire et philosophique.

La dernière des contributions que nous abordons n'est pas la moindre. Sous le titre « “Les limbes heureuses d'une non-identité” : Diderot, Foucault, *La Religieuse* et le sexe incertain » (p. 649-660), Florence Lotterie interroge Diderot se confrontant aux femmes et au féminin. Elle témoigne par là, comme d'autres intervenants, de l'importance de Michel Foucault dans l'interprétation contemporaine des Lumières, en saluant dans ses jugements mêmes les plus discutables ou ceux sur lesquels il est lui-même revenu un apport incontestable aux questions de notre temps.

Elle le fait, en ces pages remarquablement écrites, à propos de *La Religieuse* et de plusieurs autres textes majeurs de Diderot et de l'*Encyclopédie*, avec l'aide de l'auteur de *La Volonté de savoir* ainsi que de Michel Delon mais plus encore de Georges Benrekassa, commentateur inspiré, notamment, de l'article JOUISSANCE. C'est qu'il s'agit là non seulement ou non tant d'histoire des idées et des sensibilités que d'une lecture complète et complexe qui, dans l'interrogation de Diderot sur les identités, rapproche avec justesse le féminin du sauvage et de l'hermaphrodite, refusant de faire de la littérature la « supplétive d'un dispositif disciplinaire de l'aveu » mais pas davantage la supplétive diversement ornée d'un savoir.

Tout différemment, elle est le lieu où, dans son grand roman éclairé par tous les textes qui l'entourent, comme *Les Bijoux indiscrets*, *L'Éloge de Richardson* ou sa réponse à Thomas *Sur les femmes* ou bien sûr *Le Rêve de D'Alembert*, ce chef-d'œuvre, Diderot sait et ne sait pas, où, passant par la méconnaissance, il erre dans des « cavernes obscures », et, « portant le flambeau », il écrit « sans savoir pourquoi », sans « savoir quoi », à la fois jouant le rôle de « l'homme (demiurge) » et celui de « la femme (héroïne et aussi narratrice) ». C'est, dit très bien Florence Lotterie à la suite d'analyses qui mériteraient d'être rapportées, « son génie propre que d'avoir su, à partir de cette ambivalence proprement sexuelle du récit, préserver la part d'énigme spectrale d'un personnage *comme s'il* se tenait dans l'éloignement perplexe d'une troisième personne de narration. » Cela lui permet de conclure, en écho aux préoccupations de Foucault et à celles de notre temps : « L'affrontement au féminin n'est évidemment pas étranger à cette découverte de l'ambivalence des pouvoirs de la raison exploratrice : et s'il est un écrivain qui a su le reconnaître, c'est bien Diderot. » On ne saurait mieux dire.

Pierre CHARTIER

Linn Holmberg, *The Maurists' Unfinished Encyclopedia*, Oxford University Studies in the Enlightenment, Oxford, Voltaire Foundation, 2017. ISBN 978-0-7294-1191-2 / ISSN 0435-2866.

Linn Holmberg étudie un manuscrit pour un projet de dictionnaire encyclopédique connu des chercheurs spécialisés dans la métaléxicographie du XVIII^e siècle, situant ce dictionnaire inachevé des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur dans les guerres de dictionnaire des années 1750. Dans les deux premiers chapitres, L. Holmberg raconte ses enquêtes de détective érudite dans les archives de la Bibliothèque Nationale de France. En nous renseignant sur l'aspect matériel des manuscrits, elle explique comment elle a pu discerner les sept ou huit contributeurs du texte en comparant leur écriture et leur rhétorique et nous éclaire au passage sur les pratiques de conservation de la Bibliothèque Nationale de France.